



Benjamin Sulte

BOUTADE A MON AMI BENJAMIN SULTE

Je dépose la plume et je me mets en grève.
Les ans que j'appelais ont emporté mon rêve ;
C'est le réveil. Je vois le monde tel qu'il est :
Egoïste d'abord, puis, ensuite, assez laid.
Il m'attriste, le monde, et, pourtant, il m'amuse.
Quel grouillement étrange autour de moi ! Ma Muse
Y trouverait peut-être un fort joli sujet ;
Et mon esprit frondeur, peut-être un nouveau jet.
Mais pourquoi ? L'on se tait quand personne n'écoute.
L'argent sonne plus fort que la lyre.

Il m'en coûte
De ne plus me bercer de mon rêve divin.
Les sommets bleus sont beaux, mais l'ombre du ravin
Est douce au voyageur fatigué de la route.
L'approche de l'hiver met ma verve en déroute ;
Il neige sur ma tête et je sens de l'effroi.

Devant le beau, devant le grand il reste froid,
L'hôte que l'on convie au festin littéraire.
Mais je m'occupe peu d'un succès temporaire.
Et si ma vieille plume écrit avec moi,
C'est pour les autres, *Ben*, tout autant que pour moi.

Plus l'écrivain est nul plus il fait de tapage.
Pour lui l'idée est vaine ; il ne voit que la page.
Il bat la grosse caisse avec un gros lourdaud
Et capte la faveur du pleutre et du badaud.

La foule est ignorante ; elle aime la fadaïse.
Un bouffe, un arlequin la fait trépigner d'aise.
Toute étude l'ennuie et le livre nouveau
S'en va chez le boucher envelopper le v au,
Le livre qui se vend. Quant à celui qu'on donne
Elle le prend toujours. Mais bah ! je lui pardonne :
Elle ne comprend pas notre rude métier,
Et pense que l'on trotte en dehors du sentier.

Un jour ou l'autre, Sulte, il faut plier bagage ;
Autant vaut aujourd'hui. Tu vas riche, je gage,
Et dire que demain j'écrierai tout autant.
Oui, si mes créanciers pour de l'argent comptant
Veulent prendre, demain, et mes vers et ma prose,
Afin que je m'achète une vieillesse rose.
Mais ils ne le feront pas. Ils diront pour raison
Que l'esprit sous nos cieux ne peut tenir maison.

Pour comble de malheur, le bien que j'ai pu faire
Un Tartufe, peut-être, habile à contrefaire
Et tirant de son sac un nouvel argument,
Viendra me le souffler au jour du jugement,
Et, si Dieu n'intervient, je perdrai la partie.
Il sera le grand prêtre et je serai l'hostie,
Pendant l'éternité.

Le mal, n'en parlons pas...
Le mal, c'est curieux comme il a des appâts.
On s'adresse au Seigneur pour qu'il nous en délivre
Mais on craint qu'il entende... Il est si doux de suivre
Le flot qui nous balance et le sentier fleuri !
De baiser une bouche où l'amour a souri !
De vider une coupe où se trouve l'ivresse !
D'écouter comme un chant la voix qui nous caresse !
De voir étinceler comme un regard de feu
La pièce d'or qui rouvre une porte au ciel bleu !...

Mais puisqu'en mes cheveux voilà que luit le givre,
Je veux être prudent... Feraï-je encore un livre
Pour courtoiser la gloire ou braver le mépris ?
Le livre est un parfum qui trouble les esprits.
Qu'il nous parle d'amour, de vertus ou de guerre,
Qu'il soit mauvais ou bon, cela n'occupe guère.
Un style un peu pimpant, un rythme un peu moelleux
Une intrigue corsée, un héros fabuleux,
Le mot qui fait sourire ou détache une larme,
C'est assez, le cœur bat et la raison désarme.

Si nous lisons un peu, c'est pour tuer le temps,
Et ce que nous cherchons, nous, pauvres habitants
D'une planète infime, et, partant, fort peu drôle,
C'est de nous divertir et d'oublier le rôle
Que nous devons jouer dans le grand drame humain :
Nous escomptons, joyeux, le gain du lendemain.

On voltige au hasard alors qu'ailleurs on plane.
Quittant les gerbes d'or trop pesantes, l'on glane
L'azur du bluet pâle et les maigres épis.
Le fardeau n'est pas lourd à l'épaule ; tant pis !

Le travail a pourtant quelques servents disciples,
Et l'on sait applaudir à tes œuvres multiples.
A ce coup d'encensoir de ton vieux compagnon
Rougis si tu le veux derrière ton lognon ;
Je fus enfant de chœur et sais comme on encense.
On n'y met pas toujours une telle innocence,
Et souvent les parfums sont hélas ! profanes,
Ou l'encensoir au vol casse un illustre nez.

Mais si je n'écris plus je regarde, je pense...
Est-il vrai que tout mal ou tout bien se compense ?
Je n'en crois rien. Et nul ne me montre, parfaits,
La peine de la faute ou le prix des bienfaits.
Je souffre... pas assez pour que l'orgueil se rende ;
Je jouis... pas beaucoup pour une ardeur si grande.
Il me faut autre chose, il me faut autre lieu ;
Je vois partout l'excès, non le juste milieu,
J'effleure à peine l'onde où la foule se baigne...
Je ris et j'ai des pleurs, je chante et mon cœur saigne...
La douleur est trop vraie et le bonheur trop faux.
A commencer par moi tout est plein de défauts.

Je partirai sans bruit comme un roseau que brise
Le pied d'une alouette ou l'aile d'une brise,
Tous partiront de même, et chacun à son tour.
Départ mystérieux, étrange, sans retour !...